

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LEONARDO SCIASCIA

traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano

*L'Utopie de Casanova*

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

*Cuevas Blues*

HENRI THOMAS

*L'Imparable*

PAUL ZUMTHOR

*Paroles de pointe (Le rakugo japonais)*

DANIEL BOULANGER

*Les Très Riches Heures de M. de Seules*

## CHRONIQUES.

*Extraits d'un Carnet*, par PATRICK WALD LASOWSKI

*Deux enfants trouvés*, par GILLES QUINSAT

*Béatitude et souffrance*, par CLÉMENT ROSSET

*Reportage*, par HENRI THOMAS

*Le Théâtre*, par FLORENCE DELAY

## NOTES

par LOUIS ARÉNILLA — PIERRE BAYARD — ALAIN  
CLERVAL — HERVÉ CRONEL — PHILIPPE DULAC — JEAN  
DUVIGNAUD — LUCETTE FINAS — MARC FROMENT  
MEURICE — CH. JORDIS — YERRI KEMPF — LAURAND  
KOVACS — J. LAURANS — J.-M. LE SIDANER — DANIEL  
LEUWERS — PIERRE MAHILLON — F. DE MARTINOIR  
— JEAN-MAURICE MONNOYER — JÉRÔME PRIEUR —  
PATRICK REUMAUX — JUDE STÉFAN

## L'AIR DU MOIS

GÉRARD MACÉ *Un français orienté*

JACQUES RÉDA *Août au Quai de la Gare*

D. ALLAN MICHAUD *La Chapelle muséale du duc d'Orléans*

Revue des Revues

## TEXTES

MARCEL JOUHANDEAU *Bréviaire (fin)*

*nrf*

1<sup>er</sup> FÉVRIER 1981 — N° 337

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

COMITÉ

DOMINIQUE AURY, CLAUDE GALLIMARD,  
JEAN GROSJEAN, GEORGES LAMBRICHS.

RÉDACTEUR EN CHEF

GEORGES LAMBRICHS

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

*La Rédaction reçoit tous les mercredis, de 16 heures à 18 heures.*

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin

75341 Paris Cedex 07

Tél : 544-39-19

---

## TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET T.O.M.-D.O.M.		ÉTRANGER	
6 MOIS .....	157 F	6 MOIS .....	165 F
1 AN .....	300 F	1 AN .....	322 F
<i>Édition de luxe</i>		<i>Édition de luxe</i>	
1 AN .....	663 F	1 AN .....	774 F

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue

5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris

Compte chèque postal Paris 169-33

EXEMPLAIRE N° 3

LA NOUVELLE  
REVUE FRANÇAISE

*L'Utopie de Casanova*

Casanova résolument, et plus d'une fois, le nie; mais Rives Childs, dont on peut considérer la biographie de l'écrivain vénitien (finissons-en de l'appeler aventurier — il l'était en tout — et appelons-le enfin écrivain) comme un monument de confiance, semble avoir un doute sur ce point : « Irène Rinaldi (ou Balzali), une autre de ses maîtresses, pouvait elle aussi avoir été sa fille » (elle aussi comme Leonilda : et nous citons d'après l'édition parisienne, 1962, de Jean-Jacques Pauvert, plus complète que l'édition anglaise : *Casanova, biographie nouvelle d'après des documents inédits*). Pourquoi ce doute, de la part d'un homme si confiant envers son Casanova et jamais déçu dans sa confiance par les résultats d'années et d'années de recherches?

Casanova a connu la comtesse Rinaldi en 1746. Il en parle dans le chapitre huit du second volume de l'*Histoire* :

« Cet aimable garçon que tout le monde aimait, et qu'on croyait esprit fort parce qu'on le voyait avec

M. Angelo Querini et M. Lunardo Venier, me présenta dans un jardin de la Zuecca à une belle comtesse étrangère qui me plut. Nous allâmes le même soir chez elle à la Locande du châtelet, où après m'avoir présenté son mari comte Rinaldi, elle nous engagea à rester à souper. Le mari fit une banque de pharaon où pontant de moitié avec Madame j'ai gagné une cinquantaine de sequins. Charmé d'avoir fait cette belle connaissance, je fus la voir le lendemain matin tout seul; son mari après m'avoir demandé excuse si elle était encore au lit, me fit entrer. Elle eut l'art dans le tête-à-tête de me faire espérer tout en ne m'accordant rien, et quand elle me vit partir elle m'invita à souper. J'y fus, j'ai gagné comme la veille, toujours de moitié avec elle et je suis retourné chez moi amoureux. Je croyais qu'elle serait bonne le lendemain matin; mais quand j'y fus on me dit qu'elle était sortie. J'y suis retourné le soir, et après m'avoir fait des excuses nous jouâmes, et j'ai perdu tout l'argent que j'avais toujours de moitié avec elle... et je n'ai plus vu le comte et la comtesse que seize ans après à Milan. »

Naturellement, le comte et la comtesse Rinaldi étaient des joueurs professionnels : les agréments de celle-ci et la capacité de celui-là pour incliner la fortune permettaient de s'en sortir, et pas de façon bien brillante. Lui avait fait chou blanc même avec Casanova, amoureux et joueur pas des plus roués encore : par l'intervention de M. Bragadin, ils avaient été contraints de lui rendre une partie de l'argent qu'ils lui avaient distrait. Le sentiment de Casanova à leur endroit n'était donc pas des meilleurs, quand seize ans après il les rencontre à Milan : il n'était pas homme à oublier une tromperie et double par-dessus le marché. A moins que, le trompant, on y mît assez de verve ou d'esprit pour l'amuser. Et d'esprit, le comte et la comtesse Rinaldi en étaient tout à fait dépourvus. Un couple plutôt sordide, seize ans après. Casanova aurait alors refusé de les voir, si une

jeune fille « jolie comme un cœur » n'avait été là entre eux.

Un soir, à un bal masqué, Casanova se trouve à danser la furlane (« cette danse étant dans le nombre de mes petites passions ») avec une jeune fille habillée en bergère : par elle invité après qu'il l'avait déjà par deux fois dansée et se sentait fatigué. « Elle la dansa supérieurement. Elle fit et défit trois fois à double reprise le grand cercle, planant si bien qu'elle parut ne pas toucher terre. Elle m'a mis hors d'haleine. Elle me dit à l'oreille mon nom, je lui ai demandé le sien, et elle me répondit que je le saurais si j'allais la voir aux *Trois Rois* dans telle chambre. » Le lendemain, aux *Trois Rois*, dans la chambre que la jeune fille lui avait indiquée, il trouve aussi la mère : la comtesse Rinaldi. « M<sup>me</sup> Rinaldi avait vieilli, mais je l'ai dans l'instant reconnue » : et il se dit heureux de la revoir, mais à peine entend-il qu'elle vit encore avec son mari, son bonheur s'évanouit. Il veut s'en aller. Alors la comtesse : « Irène, retiens Monsieur. »

« La jolie Irène à cet ordre se mit à la porte non pas comme un mâtin qui, grinçant les dents, menace la mort à celui qui pense de résister à sa rage, mais comme un ange qui avec un regard enchanteur, calme et annonce le bonheur à celui qu'il arrête. Elle me rendit immobile.

— Laissez-moi partir, lui dis-je, nous pourrions nous revoir ailleurs, laissez-moi partir.

— Ah, je vous prie, attendez papa.

En me disant cela, elle me regarde d'une façon si tendre que ses lèvres attirent les miennes. Irène a vaincu ; je me mets sur un siège, où, glorieuse de sa victoire, elle vient s'asseoir sur moi, je lui fais des caresses qu'elle me rend toute joyeuse. Je demande à Madame où elle est née, et elle me répond :

— *A Mantoue, trois mois après mon départ de Venise.*

— Quand partîtes-vous de Venise ?

— Six mois après vous avoir connu.

— C'est curieux. Si j'avais eu avec vous une tendre connaissance, vous pourriez me dire que je suis son père; et je le croirais, prenant pour une voix du sang la passion qu'elle m'inspire.

— Je m'étonne que vous oubliiez si facilement certaines choses.

— Oh oh! Je vous réponds que je n'oublie pas ces choses-là; mais je vois tout. Vous voulez que je rejette les sentiments qu'elle m'inspire, et cela sera fait; mais elle y perdra.

Irène, que ce court dialogue avait rendue muette, reprend courage un moment après et me dit qu'elle me ressemble.

— Restez, me dit-elle, dîner avec nous.

— Non, car je pourrais devenir amoureux de vous, et une loi divine me le défend, à ce que votre mère prétend.

— J'ai badiné, me répond la mère. Vous pouvez aimer Irène en bonne conscience. »

Casanova, en vérité, point ne « voit tout »; ou bien, à nous ses lecteurs, il ne veut pas faire voir tout. Les choses en sont simplement là : la comtesse a plaisanté et lui a goûté la plaisanterie. Eût-il été moins « casanoviste » et davantage critique, Rives Childs s'en serait aperçu et aurait résolu — encore une fois en faveur de Casanova — le doute. Plutôt insensé dans la réalité, le jeu est très subtil dans le livre : Giacomo Casanova joue à nous offrir une anticipation symbolique, une manière d'ouverture, à la consommation réelle de cet inceste que, sans voiles et sans le moindre sentiment de culpabilité, il nous racontera dans le dernier chapitre du onzième volume. A ce moment-là, le personnage Casanova ne sait pas ce qui arrivera à Salerne, en août 1770, avec sa fille Leonilda; mais l'écrivain Casanova sait ce qui est arrivé. A ce moment-là, dans la chambre des *Trois Rois*,

il ne pouvait être que confus et excité – confusément excité – par cette révélation d'une impossible paternité; mais à l'instant où il revit la scène, où il l'écrit, il sait – fût-ce sans le savoir – qu'alors justement commence à se dessiner en lui, à se projeter, l'utopie de l'inceste : et c'est pourquoi, sur le mode de la plaisanterie, comme pour entrer dans le jeu de la comtesse, il en esquisse la théorisation (le sentiment de la paternité qui devient transport érotique).

Il faut dire aussi que la venue d'Irène, outre qu'elle préfigure dans la fiction une transgression bien réelle, déchaîne dans l'*Histoire* une authentique orgie parentale : et précisément dans les premiers chapitres du neuvième volume. Les parentés sont nominales, fictives : mais la jouissance que Casanova tire de ces noms, de ces fictions, est à n'en pas douter vraie et réelle. On commence par le départ de Milan en compagnie de l'amie abandonnée de Croce (la Croix, della Croce, de la Croix, de Santa Croce, Crosin) qu'il fait passer pour sa nièce et qu'il appellera toujours « ma nièce ». Il espérait n'en pas tomber amoureux (c'est-à-dire ne pas coucher avec elle : et on en vient à considérer comme heureuse une époque – et heureux un caractère – où l'amour était *faire* l'amour; ce qu'on tente d'imiter aujourd'hui, mais d'une façon triste, mais d'une façon morose), ne lui inspirer que de l'amitié et de la confiance. Mais c'était un propos inventé comme la parenté et en fonction d'elle : c'est-à-dire une fiction rattachée à l'autre et, toutes deux, pour rendre plus agréable la réalité. Déjà le lendemain du beau propos de ne lui inspirer que de l'amitié et de la confiance : « Je l'ai embrassée d'exubérance de cœur, et ayant trouvé sur sa belle bouche un baiser aussi ardent que le mien, l'idée d'amour vint me séduire. Je lui ai demandé si elle voulait que nous couchassions ensemble. » Mais cela arrivera plus tard. Pendant ce temps réapparaît, mais fugitivement, Irène. Et puis apparaît Marcoline, la maîtresse

de Gaetano Casanova : « le cadet de tous mes frères que j'avais toujours méprisé ». Gaetano Casanova, auquel on avait déjà conféré les ordres du sous-diaconat, était en fuite avec la jeune fille : et avec sur le dos les ennuis du sous-diaconat, du manque d'argent et de la jeune fille à laquelle il avait promis le mariage. Tous ces malheurs, et particulièrement celui du sous-diaconat, apparaissent à Giacomo comme une turpitude. Et il y met bon ordre en emmenant la fille avec lui. Il fait cohabiter – d'une façon tout à fait heureuse dans les échanges lesbiens qui s'établissent entre elles – sa nièce nominale et sa nominale belle-sœur (« Vous seriez donc ma nièce aussi » – dit Marcoline à la maîtresse abandonnée de Croce – « si j'étais sa sœur. Que je serais heureuse, si j'avais une si jolie nièce ! »), jouit du spectacle de leurs jeux. Et réapparaît ensuite Irène : « toujours très jolie, [elle] avait pris un air de contentement qui répondait à merveille aux propos joyeux que Marcoline lui tenait, très satisfaite d'avoir su d'elle-même qu'elle ne m'avait appelé papa que parce que sa mère lui avait dit à Milan qu'elle était ma fille. Marcoline riait de tout son cœur de cette belle aventure, et s'attendait à voir cette mère qui soupait là-bas, et dont je devais avoir été l'amant ». Dans l'idée que Marcoline se fait de Casanova, la paternité impossible devient possible. « Marcoline, toute grise qu'elle était, se montra fort sensible à cette narration d'Irène. Elle l'embrassa, et elle lui dit que si j'étais son père je ne devais pas l'abandonner... » De fait Casanova ne l'abandonna pas, du moins pour cette nuit-là : « J'ai eu la vertu de rester une heure, et davantage, spectateur d'un tableau toujours nouveau, malgré que je l'avais vu tant de fois ; mais enfin devenues affamées elles s'acharnèrent toutes les deux contre moi avec tant de violence que tout d'un coup j'ai perdu la force de résister, et j'ai passé toute la nuit en secondant les fureurs de ces deux bacchantes... » La fiction de la résistance dans la fiction de la transgression.

\* \* \*

Les Mémoires de Casanova n'ont jamais été pour moi, pas même dans l'adolescence où je les ai lus pour la première fois, un de ces livres qu'on lit, comme dit Stendhal, d'une seule main. La répétition monotone de ces scènes qui les font considérer d'un érotisme brûlant, m'a plutôt fait pencher du côté de la considération manzonienne contraire et de l'observation que d'amour – et de faire l'amour – au monde il y en a tant qu'il n'est nul besoin de le mettre dans les livres. A partir d'un certain point, au cours de mes relectures, il m'est arrivé de me demander, et avec de plus en plus d'assiduité et de raisons, s'il n'est pas possible de voir l'œuvre de Casanova comme un petit univers, comme un « système », qui tourne autour d'une idée fixe, d'une utopie – l'idée fixe, qui devient utopie, de l'inceste.

A cette interrogation, Rives Childs répondrait sans hésiter négativement. Dans la biographie citée, fruit, comme on l'a dit, de longues recherches, l'index alphabétique, au nom « Casanova, Jacques », énumère une cinquantaine de thèmes qui sillonnent l'œuvre casanovienne. Ils vont de l'*abus de confiance* à la *véridicité du mémorialiste*, mais on chercherait en vain celui de l'*inceste*. Il ne faut pourtant pas se laisser décourager devant cette absence. C'est une absence proprement injustifiée : injustifiée au regard de l'importance matérielle, objective, que le thème a dans l'œuvre : dans l'*Histoire* et dans l'*Icosameron* avec évidence macroscopique. Dans le roman, en tant qu'idée d'où – c'est le cas de le dire – toute l'action prolifère; dans les Mémoires, comme fil conducteur se déroulant, en une casualité qui fusionne avec la causalité et s'apparente au destin, de 1743 à 1791.

Pour résumer brièvement : en 1743, Casanova, en voyage de Naples à Rome, rencontre Lucrezia (Anna

ne fût tour à tour et à la fois dans tous les coins de ma personne. Je le voyais tout entier partout, si bien que, m'eût-il abandonné, comme on se retrouve sain et sauf après un naufrage, même absent, il me tient sous lui et je l'embrasse d'un seul regard intérieur. Assimilé, il bouge, il bout toujours en moi, curieux de toutes les impudeurs et capable de toutes les délicatesses.

*A Serge*

« Ce qui est curieux, c'est que ce que nous avons, René et moi, osé, maintenant que je t'ai remarqué, ce ne fut que pour le reprendre avec toi. Je te ferai passer par tous les chemins que nous avons pris, par toutes les figures du ballet en question. Ainsi, prépare-toi à subir de ma part le traitement le plus subtil, le plus hardi, extravagant qui soit. Je ne te dis pas où se plaira dans le paysage de ton corps le bouquet de mes dix doigts, où je porterai ma bouche au scandale de la raison. Prépare-toi seulement à un assaut sans mesure, sans merci et sans fin. Quand tu crieras grâce, il n'y aura pas de grâce. Hypocrite, qui eus peur de me pervertir, je te battrai sur ton propre terrain. La volupté doit réduire deux corps au même dénominateur commun, sens dessus dessous, sens devant derrière, ni haut ni bas. »

*Castor*

Castor est ma prison, le lieu où je m'enferme avec mes amours que je ne lui laisse pas ignorer. Presque je suis plus chez moi en lui qu'en moi, tant son âme et la mienne se sont épousées, confondues, confondant tout ce qui est leur en un bien unique, à l'exclusion de nos corps, la solennité et la pérennité de notre sentiment mutuel reposant sur le parti pris, sur le vœu que nous avons fait l'un et l'autre de ne nous voir jamais en ce monde.

Castor me dit que je décris son corps mieux que si je l'avais aperçu. C'est que ma résidence habituelle est son